

Le corps de la baleine, chroniques.

Un jour j'ai rejoint le navire.

Et je n'avais pas vu.

Je n'avais pas saisi la nature, la structure moléculaire, l'intrinsèque de ce navire.

Avec les yeux neufs d'un jeune mousse, un tel navire se nommait le flamboyant, mais je n'avais pas vu. L'équipage aussi était flamboyant, atourés de cérémoniels, de costumes de parade, l'équipage était flamboyant. Alors je ne me suis plus regardé, et à mon tour, je suis devenu flamboyant.

Et comme tous les mousses flamboyants du navire, je me suis attelé aux corvées, à chanter et à danser, ce n'est que plus tard que je n'ai plus voulu de rhum. J'aurais du voir au fond des bouteilles.

Au bout d'un temps certain, je me suis aperçu de la nature de la mer. Mais je n'ai pas voulu voir, redonnez moi de ce rhum, camarade ! Qu'il est beau, qu'il est fier notre navire ! Je commençais vraiment à me sentir chez moi, à être le navire. Flamboyants !

Qu'ils étaient beaux mes camarades, et je ne voyais toujours pas, malgré les secousses, de temps en temps, des secousses dans ma vision, je veux dire. Et puis le nombre de capitaines a commencé à augmenter, j'ai trouvé ça normal, c'est bien dans le flamboiement d'avoir des plumes aux chapeaux... Et le rhum coulait à flot et la mer me semblait de plus en plus étrange, pas tant sa couleur, ce gris mat indéfinissable, pas tant son odeur indescriptible, mais son calme, son immobilité. Et les yeux des capitaines ont commencés à changer. Et j'ai voulu mettre des plumes, moi aussi, et augmenter les rations de rhum, continuer la fête.

Et le nombre de matelots à changé, et le navire est devenu plus grand encore plus grand, il me fallait, ma bouteille à la main, des heures pour aller de la proue à la cambuse, et de nouvelles portes apparaissaient, et de nouveaux matelots, qui avaient les mêmes yeux que les capitaines et me croisaient comme dans les rues d'un port, en me regardant sans me regarder, inconnus et pourtant, nous étions sur le même navire ?

J'ai surpris plusieurs fois des vagues sur le haut de la mer, normal sur une mer me disait-je, bien que jamais vu sur la notre. Et puis j'ai commencé à entendre les voix. Non pas des voix, mais celles de mes camarades, qui changeaient à mon approche, ou à l'approche de certains mousses, de quelques matelots ou même, en fonction des capitaines. De plus en plus de rats circulaient, débordant les chats du navire qui devaient maintenant se méfier des chiens. Des chiens sur un navire, peut-être pourrions nous les manger si les vivres venaient à manquer. Un soir j'ai surpris des capitaines inconnus jusqu'alors et je les ai vu repartir. Il m'a alors semblé que leur passage avait changé quelque chose. Certains yeux s'étaient adoucis, d'autres durcis et l'activité à changé, et la mer imperceptiblement s'est teintée de rouge.

Au début, j'ai pas voulu voir,
du moins, ai-je voulu continuer à ne pas voir.

Alors j'ai arrêté le rhum et j'ai commencé à voir. Il me devenait de plus en plus difficile d'échanger avec les matelots et les capitaines aux yeux rouges, et pourtant jamais il ne m'avait semblé avoir oeuvré contre leurs intérêts, mais nous ne voyions plus la même mer, le même navire.

Alors, j'ai lâché mon couteau, lavé mes mains, mes bras, mon front du sang noir collé, et je me suis reculé, j'ai marché sur la mer, c'était une grève de béton, point d'eau à la ronde, j'ai plissé mes yeux pour mieux voir le navire, c'était une baleine que nous dépecions, une baleine en pleine ville, et son sang ne salissait que nous, à peine quelques tâches sur les capitaines étrangers qui n'ont fait que passer.